

loyaux services, prouvés sur une longue suite de générations ; mais les heureux possesseurs se faisaient prier demandant que l'on montrât patte blanche, il fallait, en un mot, être parent ou un ami au premier degré.

Il n'y avait pas tant de seringueuses dans la paroisse de Giromet ; il n'y en avait qu'une, et qui servait à tous les malades, chrétiens ou non. Elle appartenait à M. Barbusse, cultivateur, il ne l'aurait certainement pas prêtée ; mais comme maire, il comprenait ses devoirs.

On alla donc lui demander le précieux instrument pour Giromet.

— Ferrol, le métayer du bien des Canilles, l'a emporté il y a quelque temps, et il ne l'a pas en-core rendu, dit le bon Barbusse. Courez chez Ferrol.

Mais Ferrol l'avait remise à Four-sac, son voisin, qui l'avait lui-même, à son tour, à son tour le père des troupeaux de monsieur l'adjoint.

Chez celui-ci, on apprit bien pis encore.

Le père, qui ne connaissait pas les règles administratives, avait cru pouvoir user de son droit momentanément pour prêter la seringue à un étranger. Car c'était un étranger que le vigneron Mathieu, puisqu'il demeurait de l'autre côté du ruisseau et qu'il entendait la messe et vêpres dans une autre paroisse.

On apostropha sévèrement le prêteur mal avisé : on lui dit :

— Ce qui appartient à la commune ne doit pas sortir de la commune.

— Je ne savais pas moi ! répondit raisonnablement le berger.

On se remit de nouveau à la piste de cette seringue insaisissable, mais l'année sans doute était en automne, car le tuyau d'étain avait déjà quitté la chaumière de Mathieu.

Ce fut une chasse interminable ; la seringue se sauvait toujours plus loin comme si c'était été un lièvre.

Et pendant ce temps, on préparait des lavements chez Giromet, qui en voyait toujours faire, et qui, le malheureux n'en pouvait jamais prendre.

Allons murmurer il avec résignation, Dieu ne veut pas que je guérisse.

Un jour, enfin, les messagers de la famille rencontrèrent la seringue dans les mains du bordier Jean-Marie, qui l'avait empruntée pour soigner sa vache, gonflée d'un excès de saintfoin. Et comme il refusait de s'en dessaisir.

— Un homme presse plus qu'une bête lui dit-on.

— Je ne trouve pas, moi, riposta le sans-cœur. Si ma vache meurt, je perds trente-six pistoles ; et si Giromet crève (la bon Dieu ait son âme), qu'est-ce que j'y perdrai, dites ! hein ?

Or, voyez le contraste : tandis que la vache guérissait, l'infortuné Giromet rendait le dernier soupir.

Je ne sais si ce fut faute de lavements ; mais on le crut, et cette pensée excita un grand émoi dans la commune.

— Et ce qu'on nous laissera mourir gémissaient les pauvres gens, parce que notre misère ne nous permet pas d'acheter une seringue ?

C'est pour des griefs pareils, et même plus mesquins que beaucoup de révolutions ont commencé. M. Barbusse eut peur d'une insurrection dans sa commune. Puis, je l'ai dit, il comprenait ses devoirs, et il le prouva :

— Mes chers amis, déclara-t-il aux conseillers municipaux, assemblés exprès pour la circonstance, un événement cruel vient de nous donner une grande leçon. Non, une seule seringue ne peut pas suffire dans une commune comme la nôtre, et quand un médecin ordonne des remèdes, il faut ce qu'il faut pour les administrer. Je suis d'avis d'acquiescer cette seconde seringue, qui nous est démontrée comme indispensable. En conséquence, je m'inscris pour vingt sous, ne pouvant ressusciter mon citoyen Giromet.

Ce discours attendrissant électrisa tous les conseillers, qui s'écrièrent d'enthousiasme :

— Nous votons chacun cinquante centimes.

Et si cela ne suffit pas encore, ajouta E. Barbusse, qui ne s'arrêtait plus dans son élan de générosité, eh bien ! mon Dieu ! nous n'avons pas été nommés pour des prunes. Une seringue de plus ou de moins ce n'est pas la ruine d'un maire...

### LA MANIE DE JEUNER

Terrible ce Succé ! il continue dans nos murs la série de ses expériences, et non seulement il se dispose à faire courir tout Paris, mais encore il engendre des rivaux !

Je ne trouve pourtant pas très curieux de voir un homme jeûner, alors que nous voyons sans nous déranger tant de nos semblables crever de faim dans nos rues. Mais, allez dire cela à Paris ! Le grand enfant s'est mis dans la tête de s'amuser de Succé et de son émule Merlati, et il s'amuse énormément.

De la Madeleine à la Bastille, on ne parle que des Italiens.

C'est à peine si on s'intéresse au géant autrichien exhibé par les Folies-Bergères et dont la vue nous permettrait cependant d'attendre avec impatience que M. Eiffel ait élevé sa tour aussi fameuse qu'inutile.

Les deux jeûneurs sont les joujoux à la mode et les lions du jour.

Succé même une vie fastueuse, en homme qui a gagné avec tout ses revenus cent mille francs.

Un grand seigneur, Italien comme lui, l'accompagne dans son voyage.

Il a une suite princière. Notre homme loge rue Gluck. Le nom du musicien l'a attiré, sans qu'on s'explique pourquoi. Si encore il avait choisi la rue Piccini ! C'est été plus italien.

Malgré son grand train de maison, son propriétaire songe déjà à lui donner congé.

Il redoute l'affluence considérable des visiteurs, et son escalier ne serait pas assez solide pour supporter le poids de la foule qui accourt saluer Succé !

O b. dauderie ! tu appartiens bien à tous les pays !

Quant à M. Merlati, il a été plus pratique que son rival.

Il est descendu au Grand-Hôtel, dont les vastes salles peuvent contenir deux mille personnes par jour.

Quand il a visité sa chambre, il a demandé faiblement au garçon s'il n'y avait pas de biftecks cachés sous l'édredon.

Il gagnera, aussi lui, la forte somme.

Il "travaille" cependant uniquement pour la science c'est lui qui l'affirme. Il ne croit pas à Succé qu'il dénigre.

Un conseil aux jeûneurs.

Si le propriétaire de la rue Gluck donne congé à Succé, qu'ils n'aillent pas surtout habiter tous deux dans le même hôtel.

Ils se mangeraient le nez, et que deviendraient alors l'expérience et la science !

### A PROPOS DE LA STE. CATHERINE

— Il faut que les hommes soient étrangement vaniteux ! disait M<sup>me</sup> de Vermont à son cousin Ludovic. Vous nous accusez toujours de vouloir vous paire ! C'est bien là le cadet de nos soucis ?

— Pardon, chère cousine, par amour de l'art, quelque fois pour éprouver la force de notre légendaire faiblesse, pour voir aussi la pitieuse figure que vous faites en aimant ; un jour pour savoir ce que vous perdez d'esprit en voulant briller à vos yeux, un autre jour pour vous en donner si vous en manquez, mais éternellement par amour de nous parce que nous adorons par nature, par instinct, par essence féminine, marcher dans une atmosphère de beauté ! Il en est qui meurent de ne pas être belles, comme l'hermine d'avoir perdu l'innocence blancheur de sa robe.

— Et jamais pour vous plaire ?

— Entendons-nous. Pour être admirées, oui, pour être aimées, non. La moitié des femmes sont coquettes et vanes. Elles désirent être remarquées de vous, et c'est tout. La coquette est leur libertinage.

— C'est de la subtilité, cousine.

— Mais non, cousin. Comprenez-moi bien ; une femme peut vouloir plaire à un homme sans chercher à le conquérir. Les mots me servent mal. Lisez ma pensée à travers la chasteté de mes expressions.

— J'ai compris ! et moi, je vous affirme que neuf fois sur dix la femme ne tient à sa beauté que pour inspirer l'amour ! Pour la femme, être admirée c'est quelque chose, être aimée, c'est tout.

— Ça dut être le but de Dieu, créant la beauté pour l'Amour et l'Amour pour la Beauté. La civilisation a fait dévier la nature de la femme.

— Pure affectation, cousine. Vous calomniez votre sexe.

— Expliquez-moi donc, reprit M<sup>me</sup> de Vermont, ces jeunes filles, chastes de cœur, de corps, d'esprit, d'aspirations, de désirs, qui sont belles et le savent, qui soignent leur beauté et s'entêtent dans le célibat. Ne pas se marier que leur importent ! L'homme n'a pas d'attrait pour elles. Mais vieillir ! Ah ! vieillir ! C'est leur désespoir ! Cependant jusqu'à l'âge de quarante ans, plus longtemps même, on en voit qui font une hécatombe de soupirants, qui éconduisent des hommes beaux, jeunes et riches, qui se maquillent encore, et qui se passent de maris, sans jamais avoir eu d'amants !

— En connaissez-vous beaucoup de celles-là, cousine ?

— Quelques-unes, impatientement !

Et M<sup>me</sup> de Vermont continua :

— En dictons, une femme consent bien à "coiffer sainte Catherine," ce qui prouve le peu de cas qu'elle fait de vos charmes, messieurs, mais, jamais "elle n'embrasserait la statue de Cassandre," ce qui montre qu'elle fait des siens.

— Mes souvenirs historiques... cousine...

— Vous font défaut. Eh bien, j'ai lu quelque part que les Dauniens avaient mis dans un temple dédié à Cassandre une statue de cette prophétesse. Cette statue servait d'asile aux filles qui ne voulaient point se marier et qui refusaient tous les amoureux. Mais l'asile ne leur

était accordé que si, après avoir embrassé Cassandre, elles changeaient la couleur de leur visage en y appliquant certaines drogues. Non du fard, du henné ou de la poudre de riz ; toutes auraient certainement accepté, mais des matières corrosives qui défigureraient.

— Et aucune ne consentaient.

— J'ai lieu de croire que le temple restait vide.

— Cette coutume est une excitation habile au mariage.

— Des deux maux, les filles choisissaient le moindre.

Elles gardaient la beauté...

— Et prenait le mari, termina Ludovic.

— A contre cœur, cou-in.

Il se leva repoussa la chaise, saisit son chapeau, serra la main de M<sup>me</sup> de Vermont et prit congé :

— Vous ne m'avez pas convaincu, dit-il en sortant.

— Cousin, je suis entêtée. Dussé-je vous rappeler notre conversation dans un an, je vous forcerai bien un jour à me donner raison.

Et, du doigt, elle fit un geste de gracieuse menace.

\* \*

Ce dénouement se fit moins attendre que ne l'avait prévu M<sup>me</sup> de Vermont.

Comme une plante restée trop longtemps hors du soleil, la beauté de Mlle Gabrielle s'altérait. Les supercheries de la toilette devenaient impuissantes à cacher les atteintes, imperceptibles d'abord, accusées bientôt, de l'âge qui réclame impérieusement la maternité. La jeune fille devenait morose et paraissait moins souvent dans le monde.

Puis, une maladie, sans nom précis, une langueur de vivre l'envahit. Le mal fit des progrès rapides.

Et, un jour, au grand étonnement de toutes ses amies, Mlle Gabrielle décida qu'elle se marierait... avec qui ?

M. Ludovic postulait inébranlablement... donc avec M. Ludovic.

Ridicule, il courut annoncer la nouvelle, à sa cousine, avec un petit air fat qui le dispensait, pensait-il, d'autres arguments pour prouver qu'il avait raison.

Il était à peine dans le salon depuis deux minutes qu'un domestique annonça sa fiancée.

Elle venait faire une visite officielle à son amie.

— Passez donc dans le cabinet de mon père et si cela vous plaît, écoutez notre conversation dit subitement M<sup>me</sup> de Vermont.

— Pourquoi donc, cousine ?

— Cela te fait tant de plaisir à un homme d'entendre avouer, hors de sa présence, qu'elle est amoureux de lui.

Je veux bien méchante !

Il disparut derrière une portière de tapisserie.

L'entretien de M<sup>me</sup> de Vermont et de Gabrielle fut long et banal au commencement, plus intime après.

Avec une habileté exquise la femme mariée amena la jeune fille à parler de Ludovic, le futur mari.

— Enfin, chère enfant, vous vous êtes amendée ! Pour avoir consenti au mariage, il faut que vous aimiez extraordinairement mon cousin, vous qui...

— Oh ! interrompit Gabrielle, je n'ai qu'à faire des éloges de M. Ludovic...

— Vous trouvez que c'est suffisant pour se marier.

— Et puis... voyez-vous, il faut bien suivre les ordonnances du médecin !

M<sup>me</sup> de Vermont fut prise d'un petit rire aigu qu'elle réprima aussitôt :

— Ludovic, un remède ! Oh ! ma chère, ce n'est pas encore une bonne raison.

— Alors, riant aussi, Mlle Gabrielle s'expliqua plus franchement, en une seule phrase :

— Chère madame, le docteur m'a dit que ça me ferait rester jolie plus longtemps.

.....

Mais, pour donner du dépit à sa cousine, Ludovic, quoique un peu moins enthousiaste, n'en laissa rien paraître à sa fiancée, et philosophiquement, tout de même l'épousa.

### PARISIENNERIES

Trois heures du matin :

Sur le boulevard extérieur, un passant est assailli par un gentilhomme :

— La bourse ou la vie !

Il laisse la bourse. Le voleur l'ouvre, compte trente et un sous, et, plein de mépris, il apostrophe ainsi sa victime :

— Escroc !

\* \*

Dernier écho du meeting des cochers :

— Est-ce que cela a bien marché à la salle Lécis ?

— Oui...

— Beaucoup de cochers ?

— Une majorité " égarante " !

\* \*

Madame envoie chaque matin sa bonne acheter le kiosque du coin.

Dernièrement, la bonne apporta deux numéros du même jour, et sur les observations de sa maîtresse :

— Hé bien ! quoi ? fait-elle, madame peut en mettre un de côté pour demain !

\* \*

Un bon Normand prend son café dans un estaminet des boulevards :

— Tiens !... dit-il au garçon, comme vos morceaux de sucre sont petits !... Ils sont bien plus gros à Lisieux

— C'est bien possible, monsieur... Mais, à Paris, nous dédaignons ce genre de charitativité !...

— Ni d'un conseiller municipal, approuva l'adjoint.

M. Barbusse recueillit les cotisations séance foraine, fit l'achat lui-même, et voilà par quels procédés d'administration l'on peut devenir populaire.

Il ne faut pas négliger les petits moyens.

### Un Homme Heureux

M. Arthur H. Barnaby, qui était propriétaire du ticket No. 61,968, lequel gagna le second prix capital de \$25,000 lors du dernier tirage de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, tenu à la Nouvelle-Orléans, le 12 Octobre, est un voyageur de commerce de la " Highland Foundry Co. " de cette ville, et vit avec sa femme et ses enfants dans un joli petit cottage à Everett. Lorsqu'il fut interviewé par un reporter du *Courier*, M. Barnaby dit qu'il avait été pour six ou sept ans, un client régulier de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, achetant généralement un billet chaque mois, et que durant ce temps il n'avait pas gagné moins de 8 prix. Il ne fut pas conséquemment pas fort surpris lorsqu'il aperçut dans un journal du Samedi suivant le tirage, que son numéro pouvait de nouveau compter parmi les heureux. Il télégraphia immédiatement à la Nouvelle-Orléans, pour être sûr qu'il n'y avait pas eu d'erreur commise par les éditeurs ou les typographes, et Lundi matin, après un jour de doute et d'attente anxieuse, il reçut une réponse de Mr. M. A. Dauphin, lui annonçant que la chose était vraie. Quelques jours plus tard, l'argent lui fut remis par la compagnie d'Express Adams. M. Barnaby est un jeune homme possédant beaucoup d'énergie et de persévérance, et malgré cette manne inattendue, il a l'intention de continuer ses affaires actuelles, et de travailler aussi sérieusement et de mener autant de prudence qu'auparavant. Les \$25,000 ont déjà été sagement et sûrement placés, et seront plus tard dépensés dans l'achat d'une maison pour lui-même et sa famille. Il croit fermement dans l'honnêteté et la justice de la Loterie, et il dit, pour prouver son opinion, qu'à l'avenir il a l'intention d'acheter un billet chaque mois, comme il l'a fait dans le passé. C'est un fait curieux, dit M. Barnaby, que pendant les quatre dernières années, quatre différents hommes, travaillant tous comme poeliers à Boston, ont gagné chacun une partie d'un prix capital. D'abord, il y eut M. H. N. Hatch, qui gagna \$15,000, ensuite Joe Lyons de City Point, qui eut \$10,000 ; puis M. Holmes de East Boston, qui gagna il y a un mois \$15,000 et finalement moi, qui venais avoir \$25,000 outre plusieurs autres montants plus faibles que j'ai retirés de temps en temps. *Boston Mass., Courier, 7. Nov.*

Croquis d'automne, l'après-midi.

Galarin, qui habite au premier étage d'une maison dont le rez-de-chaussée, avec jardin et attenant, est occupé par le propriétaire, fait le sieste, étendu à plat ventre sur un canapé.

Tout à coup sa femme le réveille pour lui dire :

— Viens donc voir le propriétaire qui dort dans un hamac.

— Si ce n'est pas dégoûtant ! s'écrie avec conviction ce pauvre Galarin en se retournant sur le dos. Pendant que moi, je " m'échine " pour lui payer ses termes.

X..., le banquier archi-millionnaire, a un fils d'une douzaine d'années auquel il fait donner une brillante éducation ; mais il s'intéresse surtout aux progrès de l'enfant en gymnastique.

— Je suis sûr, dit-il, que ce gail-lard là, fera des affaires. C'est dans le sang de notre famille... Eh bien ! je veux que si, par malheur, il saute à la Bourse, il sache retomber sur ses pieds !...

Les galanteries de Boireau :

— Ah ! comtesse, si j'avais reçu autant de coups de pied dans le derrière que vous avez dû inspirer de passions, il y a beau temps que je ne pourrais plus m'asseoir !

Restaurant à dix-neuf sous :

— Qu'est-ce donc que cette boulette qui se promène dans ma soupe ?

— Tiens, c'est mon coton ; Mais monsieur peut être tranquille, je l'ai changé ce matin.

CONSOMPTION — J'ai un remède positif pour la maladie... (voir ci-dessus) ; par son usage, des milliers de cas de la pneumonie et très anciens peuvent être guéris. Vraiment, ma foi est si grande dans son efficacité, que j'enverrai deux bouteilles gratuitement avec un traité de valeur sur la maladie, à toute personne souffrant de cette maladie. Donnez l'adresse du bureau de poste et pour l'express.

Dr T. A. SLOCUM, succursale : 32 rue Yonge, Toronto.